

**Extrait de *Taillis de hêtres*, Jean pierre Morcrette**

<https://www.jeanpierremorcrette.com/taillis-de-hetres-roman-jean-pierre-morcrette.html>

24

J'ai passé plusieurs heures à essayer de déchiffrer les causes et imbrications du conflit syrien. À nouveau, je constatais chez moi un intérêt pour le monde et, en même temps, une lassitude vis-à-vis de ses complexités. Aujourd'hui, une Syrienne était à la maison. La guerre qui a fait fuir Nawal a provoqué des centaines de milliers de morts, des millions de déplacés et réfugiés, des disparus, torturés ou exécutés dans les prisons du régime.

Deux écrans géants à plasma, de part et d'autre de la salle, montrent des images de violences. Chaque image qui défile est soit une photographie de reportage, soit une photographie mise en scène, sans que ce soit possible de discerner l'une de l'autre. Des images de tortures, de mutilations, de lapidations, de décapitations, de crucifixions, de pendaisons, de viols, d'exécutions sommaires, de sévices divers s'enchaînent les unes après les autres dans un silence accablant. À leur insu, plusieurs spectateurs sont photographiés au hasard en direct. Leurs visages se substituent à ceux des soldats, des policiers, des miliciens, des tortionnaires, des exécuteurs, des bourreaux, des assassins, des violeurs, des agresseurs. Puis, en alternance, les mêmes visages prennent la place de ceux des victimes, des femmes, des hommes, des enfants. Les images se succèdent et le trouble s'empare des spectateurs qui se reconnaissent peu à peu les uns les autres. Certains quittent la pièce une fois la procédure comprise. D'autres errent, fascinés par leurs doubles, bourreaux et victimes à la fois. D'autres encore, hagards, effarés par cette

proposition d'apparence humaniste et politiquement correcte, partent après un temps jugé suffisant par eux-mêmes. Tous coupables, tous victimes : voilà ce qu'avait l'air de dire l'installation de l'artiste que j'étais. Non, je n'éprouvais aucune culpabilité devant toutes ces atrocités. Bien sûr, ça m'arrivait de fermer les yeux, de renoncer à me sentir concerné par toutes les laideurs du monde. Si cela s'appelle être coupable, alors oui, je l'étais.

Après une dizaine de jours, Nawal paraissait aller mieux physiquement. Comme je ne la connaissais pas, les signes susceptibles de mesurer si elle avait renoué avec elle-même me semblaient difficiles à détecter. J'avais le sentiment que ce ne serait jamais le cas, même si j'ignorais à ce moment toute la teneur de ce qui lui était arrivé. L'état de ses pieds m'inquiétait, elle m'affirmait que ça s'améliorait. Elle m'avait demandé du gros sel pour préparer des bains. J'observais ses pieds nus ; n'y trouvant rien d'anormal, je la croyais. Toujours en écrivant sur le cahier, elle se proposa de m'aider aux tâches ménagères, et attendit une bonne semaine avant de sortir, y compris sur la terrasse.

Alors que je m'activais un jour au poulailler, elle descendit. Remontée à la maison, elle suggéra, par écrit, de s'occuper des poules. Je lui expliquai le minimum. Elle hochait la tête à chaque instruction. J'avais acheté trois poules. Elles mangeaient les épluchures des légumes, des fruits et les restes de repas. Je leur donnais aussi des graines, veillais à ce qu'elles aient de l'eau à boire. Il fallait nettoyer à la chaux le sol du poulailler à intervalles réguliers, y remettre de la paille ou de la sciure de bois, changer le bac de sable, ou de cendres l'hiver, qui leur sert à se rouler dedans afin de se débarrasser des parasites. Rapidement Nawal fut à l'aise avec les poules. Elle était également attentive à la fabrication et à la cuisson du pain au levain dans le poêle que j'allumais en été une fois par semaine. J'en profitais pour cuisiner pizzas, et brioches quand la chaleur diminuait. Sur Internet, elle apprendra à réaliser des pains pita qu'elle sera fière de me faire déguster avec du houmous, du caviar d'aubergines ou des falafels.

En arrivant à la ferme, j'avais restructuré l'habitation, divisée en deux parties. La première se compose d'une seule grande pièce avec, côté cour, cuisine-salle à manger, et côté jardin, salon-bibliothèque où trônent deux canapés groupés en arc près du poêle. J'ai ouvert cette pièce par une baie vitrée qui laisse voir jusqu'à la forêt et installé une large terrasse en bois avec un escalier descendant au jardin. L'autre partie comprend une salle de bain et deux chambres. Nawal occupait la plus petite donnant sur la cour. Les premières nuits, je l'entendais se retourner, parfois gémir ou, ce qui me rassura, murmurer ou crier dans sa langue.